

L’effet lumière chez De La Tour

De la Madeleine repentante à la Sainte Mère aimante de Notre Dame de Paris

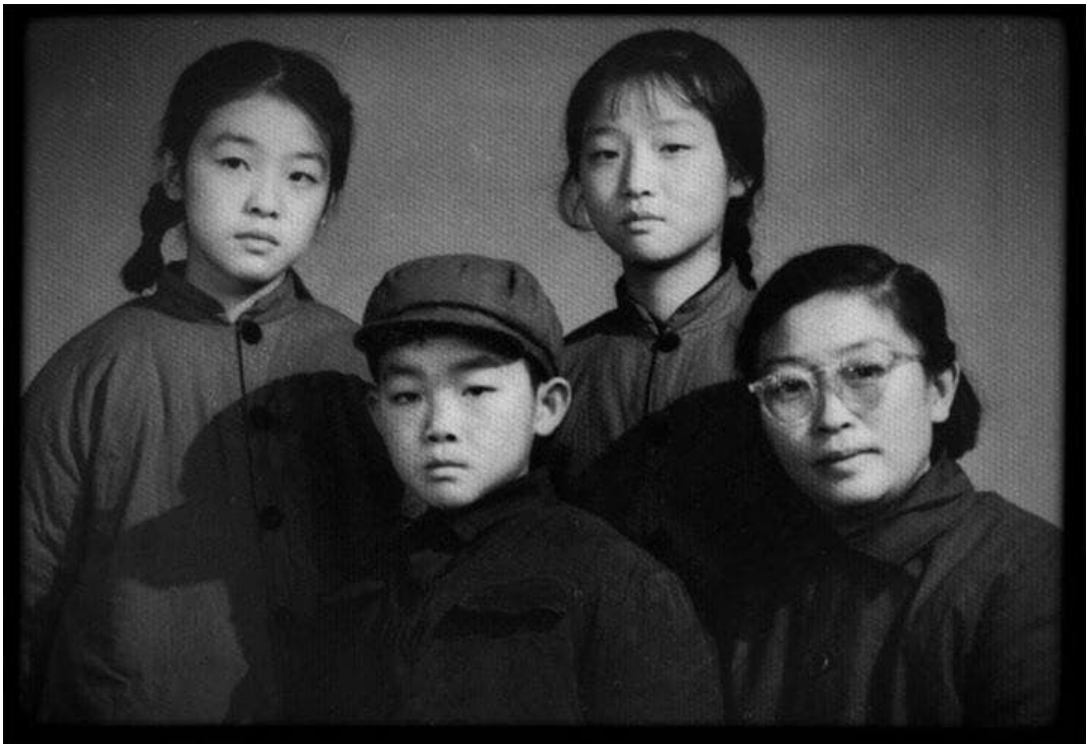
par Yin Xin

La première fois que je vis une peinture de La Tour, ce fut sur un imprimé en noir et blanc, c'était vers la fin de la Révolution culturelle dans l'unique mensuel d'art du pays.
Il s'agissait d'un portrait sur fond sombre. Une femme assise de profil, regardait devant elle la flamme d'une chandelle.
Dû à la grossièreté du papier de cette revue et à la médiocrité de l'impression, je n'apercevais qu'une femme assise. La lueur de la bougie éclairant son profil la détachait du fond obscur, la luminosité passant progressivement du plus clair au plus sombre. L'ensemble du tableau exhalait calme et sérénité, le personnage étant absorbé dans une méditation mélancolique.

Nous ne connaissions ni le personnage ni l'histoire de cette peinture occidentale et nous ignorions tout de son auteur. Nous contemplions quelque chose de complètement différent de ce à quoi nous étions habitués.

Ma curiosité s'éveilla. Comment pouvait-on peindre ce genre de peinture, ce type de tableau, illustrer cette sorte de thème ? Une femme triste, sa main touchant un crâne, (un symbole combien redoutable et malchanceux). Elle avait l'air d'une malade, seule à réfléchir dans les ténèbres, les yeux fixés sur la chandelle… Pourquoi ? Le christianisme était-il si terrifiant ? Comment pouvait-il provoquer cette douleur ? Était-ce là ce que nous apprenions dans nos manuels marxistes : « La religion est un opium spirituel qui drogue le peuple » ? Etait-ce une victime de la foi de cette religion étrangère ? Au temps de la Révolution culturelle, notre art était un instrument de la lutte révolutionnaire, un service rendu aux ouvriers, paysans et soldats, une propagande de la pensée de Mao Zedong. Notre patrie florissait, notre peuple était plein d'allant, marchant de l'avant à la rencontre du soleil levant. Drapeau rouge, livre rouge, soleil rouge. Ouvriers, paysans, soldats, uniforme vert, prenant la plume comme une épée pour balayer impérialisme, révisionnisme et féodalisme de tout poil. Cette année-là, le combat politique s'intensifia. Que ce soit dans les rues, les usines ou les écoles, partout c'était la politisation à grand renfort d'affiches de propagande murales aux couleurs vives. Mais maintenant j'avais sous les yeux ce tableau noir et blanc représentant une femme seule, assise dans un coin obscur. C'était une conception de la création et de l'effet psychologique diamétralement aux antipodes de notre art révolutionnaire.

Dans cette Chine fermée depuis si longtemps, il était simplement inconcevable que ce genre d'œuvre vous tombât sous la vue. Je m'étonne encore de la technique réaliste de ce tableau. A cette époque là, nous étions tous habitués à l'idée que peindre équivalait à prendre une photo. Il fallait doter la peinture du maximum de réalisme. J'examinai avec grande attention cette peinture en noir et blanc, tentant de comprendre pourquoi ce produit occidental témoignait d'une telle différence entre les étrangers et nous. Leur univers était-il vraiment si éloigné du notre ?



La Révolution culturelle commença quand j'avais l'âge d'entrer à l'école et que toutes les écoles du pays fermèrent pour participer à la grande révolution culturelle prolétarienne conduite le président Mao notre grand timonier. Mes parents avaient servi dans l'armée du Guomindang. Pris dans la tourmente mes parents ne tardèrent pas à être arrêtés et ne purent rentrer à la maison. Moi et mes sœurs étions encore petits. Nous restâmes confinés à la maison craignant de sortir tant que les combats se poursuivaient à l'extérieur, ma grande sœur commença à m'apprendre à écrire et à compter. De mon côté je commençai à griffonner des copies d'affiches de propagande. Commençant par ces simples images en têtes d'affiches, j'acquis peu à peu l'habitude de peindre.

Des années plus tard, avec la reprise de la scolarité révolutionnaire, chaque matin et chaque soir nous faisions notre prière d'actions de grâce à Mao, chaque semaine nous devions copier l'éditorial illustré du journal. C'est ainsi que la peinture de propagande révolutionnaire m'éveilla à l'art. Au sein de cet activisme politique incessant, je peignis et peignis encore ces slogans politiques creux dont je ne compris jamais le sens, ces affiches de propagande dont la valeur et la signification m'échappaient. Mais le tracé de mon pinceau et la couleur exerçaient sur moi un attrait passionné Mes progrès dans la capacité de créer m'ouvrirent peu à peu la voie de l'art pictural. Après la fin de la Révolution culturelle et la réouverture des universités, je passai l'examen d'entrée à l'école supérieure des beaux arts. M'exerçant alors aux règles de la peinture, je sentis venir la faveur du destin. Ayant assimilé les techniques de base de la peinture, j'obtins mon diplôme. Je pouvais désormais jouir d'une carrière honorable, me marier, avoir des enfants, mener une vie heureuse.

A l'époque, l'université chinoise des beaux arts suivait totalement le curriculum russe du réalisme révolutionnaire. Nous avons commencé par être formés aux croquis des plâtres d'étude et aux esquisses en couleur de tableau vivant. Mais la créativité artistique était terriblement restreinte et conventionnelle. L'enseignement insipide et le bureaucratisme communiste poussait ces jeunes avides de connaissance à devenir de plus en plus curieux de l'étranger, de son savoir culturel. On commençait alors à trouver dans la bibliothèque de l'Institut des Beaux Arts quelques œuvres étrangères attrayantes, y compris des albums des grands maîtres de la peinture.

En ce lieu j'eus une nouvelle occasion de voir le tableau de La Tour « La Madeleine repentante » imprimé en couleur. Tel un fantôme dans la salle de lecture, je l'étudiai sans relâche, scrutant minutieusement chaque détail de cette œuvre. Je pouvais vraiment l'observer cent fois sans me fatiguer. Une prière merveilleuse émanait de cette figure. Les touches du pinceau étaient fines et non figées. La luminosité des couleurs voulait tout dire. La noirceur de la partie obscure creusait le mystère, la partie claire révélait une plénitude. La source lumineuse et centrale du tableau était la flamme de cette chandelle. L'éclat paisible de la flamme immobile montant tout droit situait la figure paisible dans un monde profondément méditatif. La peinture pouvait-elle vraiment exprimer l'intériorité de l'âme, l'artiste était-il donc capable de faire sortir au jour les secrets du cœur de l'homme ?

Depuis mon entrée dans le monde de La Tour, toutes sortes d'interrogations tourmentaient mon cerveau : Quel genre de peintre était La Tour ? Qui était Madeleine ? Pourquoi méditait-elle ? De quoi voulait-elle se repentir ? Que signifiait sa main posée sur un crâne ? Que faisait ce fouet posé sur la croix ? Qu'est-ce que le catholicisme ? Que voulait dire cette peinture ? Quelle pensée exprimait-t-elle ? Que voulait dire cet éclat de la chandelle? Que représentait-il ? Que révélait-il ? Pour répondre à toutes ces questions, nous n'avions aucune source d'information. Personne de notre entourage n'était au courant. Mais cette œuvre diffusait vraiment une force séductrice exceptionnelle. La qualité incomparable d'un art pictural consommé, jointe à la beauté d'un esprit serein et au centre du tableau la flamme figée de la chandelle se consumant… tout me plongeait vraiment dans l'admiration. Je regardai et regardai encore, pensai et repensai. Que d'interrogations, que de perplexité, quel abîme de réflexion !

En tant qu'étudiant des beaux arts, j'étudiai à de multiples reprises chaque détail de la peinture. Je tentai de toutes mes forces de découvrir le secret de la technique du peintre. Finalement j'eus le sentiment qu'il s'agissait d'un niveau et d'une région inaccessibles. A la façon si fine dont il évoquait l'esprit du personnage, on pouvait sentir la foi de La Tour et tout ce qu'il exprimait n'était pas abordable par un béotien. Sa génération, son environnement et sa conscience personnelle, tout cela venait d'un autre monde lointain.

Le flot de mon existence ayant franchi dix mille lieux, je traversai les mers le cœur assoiffé d'art et je poursuivis mes études à l'étranger. Au fil de ma vie errante, j'eus l'occasion d'arriver à Paris. Les premiers lieux où je me rendis furent Notre-Dame de Paris et le Louvre.

Dans le grand Paris, Notre Dame de Paris est le centre des constructions représentatives de toute la ville. Bien plus, sa position est le point zéro d'où sont calculés les kilométrages de toute la France. Je m'y rendis à cause du roman de Victor Hugo, spécialement après avoir vu plusieurs fois les films d'après le roman. Ceci me donnait le sentiment d'être familier de ces lieux. Je me rappelai les épisodes les plus pittoresques, le comportement des personnages les plus marquants, d'Esméralda à Quasimodo et au père Frollo. Je décelai en eux la vraie nature de l'homme. Pour la première fois, je commençai à distinguer le bon du mauvais, le beau du laid, le vrai du faux, l'esprit et la chair. Lorsque j'entrai dans la grande bâtisse de Notre Dame, je fus immédiatement saisi par cette grandiose construction de pierre : la musique sacrée de l'orgue, les vitraux, les sculptures, les peintures et l'autel… Etait-ce en ce lieu que les occidentaux se purifiaient l'âme ? Sur le champ, je sentis la contagion. Consciencieusement je palpai les aspérités de la pierre, comme tentant de trouver ce que Hugo écrit dans la préface de son roman, en 1831 : ce mot gravé à la main sur le mur : Anangkê (Nécessité), ces majuscules grecques, noires de vétusté et assez profondément entaillées dans la pierre, mais semi-effacées comme si la main du moyen-âge qui les avait écrites là hésitait à révéler le sens lugubre et fatal qu'elles renferment, la loi implacable du destin.

Aujourd'hui, Notre Dame de Paris se dresse toujours dans sa splendeur. Cette église catholique, la plus grande de France est aussi la stèle imposante où s'inscrivent la mémoire et le témoignage de l'histoire culturelle de la France. Les trois grands hommes de France que nous chinois connaissons le mieux ont laissé leur trace ici. La statue du roi soleil Louis XIV avoisine fidèlement la Sainte Mère Marie ; Napoléon fut ici couronné empereur; les funérailles de Du grand De Gaulle prirent place ici.

Le deuxième site que je voulais visiter était le Louvre. C'est le sanctuaire de l'art occidental. Je voulais depuis longtemps voir mes deux amours : La Joconde et Madeleine. Suivant les indications je découvris d'abord au Pavillon Denon la Mona Lisa d'Italie. De loin j'aperçus enfin cette déesse dont le monde entier admire la beauté éclatante. Elle était placée à distance, encerclée d'une foule de touristes prenant des photos. Une barrière de protection empêchait de l'approcher. Il était impossible d'aller examiner de près son précieux visage. Une plaque de verre protégeait la peinture à distance, elle ressemblait à une prisonnière enfermée dans sa cage. Elle portait sans doute sur le visage un sourire éternel, mais à regarder ce sourire indécis, j'éprouvai un sentiment inexprimable. Bref, j'étais venu, je l'avais vue.

Dans ce labyrinthe du musée du Louvre, grands et petits tableaux foisonnaient à m'en brouiller la vue. Ayant parcouru une grande courbe, j'aboutis enfin à la salle 912 du pavillon Sully où les peintures françaises sont exposées. Et là, je vis enfin la Madeleine repentante de La Tour. Aujourd'hui je peux encore me rappeler avec précision ce que fut ma première impression : alors que je me tenais debout face à ce tableau, mon corps se mit à frémir et ma peau à frissonner. Ma respiration se fit plus pressée, les battements de mon cœur plus forts. Elle était là, cette femme que je connaissais bien pour l'avoir contemplée plus de mille fois. A présent je voyais son véritable visage. C'était elle, sur fond sombre marron, la chaude lumière se posait sur son corps oblique, sa fine chevelure tombant directement sur ses épaules semi nues, semblable à une geisha orientale. Sur la table était posée une croix, deux gros livres, les lanières d'un fouet et la chandelle. Elle posait une main sur un crâne et se tenait la joue de l'autre main. Magnifique ! Voir l'œuvre originelle n'est vraiment pas la même chose. Ce tableau pouvait presque être considéré d'une beauté parfaite. L'effet de l'image était d'une délicatesse extrême, provoquant chez en l'homme un choc de quiétude.

J'admirais comme victime d'un coup de foudre. Planté au milieu du public, j'étais séduit par son charme. Mais elle ne soupçonnait pas mon existence. Elle demeurait assise tranquillement sans bouger d'un fil, fascinée par la chandelle. Cette lumière jaillie d'une flamme verticale immobile semblait lui crever les yeux et pénétrer son âme. La même flamme m'illuminait aussi, remuant au plus profond mon sens artistique

Pour moi qui étais ignorant de l'histoire du christianisme et n'avait pas lu la Bible, moi peu au courant des coutumes occidentales, je comprenais encore moins l'histoire de Madeleine. Depuis la première fois que je vis l'image noir et blanc à la lumière d'une lampe à l'huile au fin fond des déserts du Xinjiang jusqu'à ce jour où me tenant dans le sanctuaire mondial de l'art qu'est le musée du Louvre, je contemplais cette peinture, je ne comprenais pas d'où venait cette réaction viscérale. Songez que je suis un Chinois venant de Kashgar au Xinjiang dans la lointaine Asie centrale, que né dans la Chine nouvelle j'ai grandi sous l'étendard rouge, que depuis ma tendre enfance mon éducation s'est faite dans une fidélité et un amour incomparable du Parti communiste et de Mao Zedong. Chaque jour nous faisions notre prière du matin et du soir en chantant et dansant nos slogans. Parce que dès la naissance il nous fallait remercier le Parti pour sa la sollicitude, rendre grâce à Mao Zedong pour son affection. Devenir membre des gardes rouges, des pionniers était une obligation sociale et n'était pas le choix d'une foi. En vérité, je n'avais jamais osé penser que j'aurais l'occasion en cette génération de venir ici et de voir ce tableau de mes propres yeux. Etait-ce un ordre du destin ? Comment pouvait-il se faire qu'en ce moment, en ce lieu, sur une terre étrangère, ce tableau d'une femme seule repentante sans aucun lien avec moi provoquât chez moi cette émotion. Pourquoi ?

De ce jour, chaque fois que j'ai l'occasion de venir au Louvre, je viens faire un tour devant ce tableau pour goûter sa splendeur. Je m'efforçai sans cesse de me souvenir des causes de mon premier amour, je voulais extirper la véritable racine de cette peinture. Je cherchai toujours pour quelle raison ce tableau m'avait remué. Il n'était pas question ici d'instruction, d'explication. Il n'y avait pas de son ni d'inscription. Mais le message qu'il transmettait avait-t-il le pouvoir de transcender les mots, la culture, la race et la foi, pour remuer mon esprit ? Je crois que c'est ce que nous appelons l'âme d'une œuvre.

Bien entendu, l'âme d'une œuvre ne peut lui être conférée que par le peintre. La technique bien sûr est importante. Il est nécessaire de construire, de colorier, de créer les personnages. La technique peut être le fruit d'un effort d'apprentissage à l'école, mais l'esprit de l'artiste provient de son existence, peut-être de ses exercices spirituels. Une œuvre qui n'a pas d'âme est un produit artisanal ou un modèle pour l'apprentissage. S'il n'a que la technique sans âme ni personnalité, le peintre peut faire tous ses efforts, il ne demeure qu'un bon artisan. Le sommet de l'art pictural ne peut qu'être saisi intuitivement et ne peut être transmis en paroles. Il n'y a pas de limite de temps. On le voit d'un coup d'œil, en un instant.

A le regarder une journée entière, on peut être envahi d'innombrables pensées. Cette sorte de langage intuitif nécessite une technique consommée, une personnalité, un supplément d'âme, un art pictural qui joigne un élan vital de création. Cette forme d'art immémoriale est à jamais irremplaçable. Un grand artiste peintre est capable de mouvoir son pinceau à l'intérieur d'une espace défini de toile pour harmoniser les couleurs, répartir la lumière, laisser figer le temps voulu, créer les personnages et leur donner une âme et finalement transmettre l'histoire aux générations à venir. C'est maintenant que je comprends enfin que peindre, c'est apprendre à être un homme. C'est à force de peindre qu'on finit par découvrir que ce qu'on peint, c'est en fait soi-même.

C'est ce que l'œuvre de La Tour me révèle. La lumière de sa chandelle me laisse voir la quête du beau, la raison de la peinture, une recherche incessante d'un perfectionnement de soi et une plénitude d'espoir dans la vie. Lorsque j'eus à créer pour Notre Dame de Paris « La Sainte mère et le saint enfant Jésus » je songeai de suite à la lumière chez La Tour. Je méditai un moment sur le sens de cette lumière au sein des ténèbres. Apaisé, observant minutieusement tout notre environnement, j'examinai la valeur et le sens de notre existence. Je me sentis petit grain de sable voyant le monde entier, une fleur s'ouvrant à la vie. Un peu de clarté sur nous et nous pouvons découvrir ce qui dans la vie est beauté, amour, espérance et lumière.

Maintenant ma vue se porte aussi sur la Sainte Mère orientale. Elle enveloppe de ses bras le Saint enfant nouveau-né. La lumière qui émane de l'enfant en son sein illumine son beau visage miséricordieux. Au-dessus du tableau les deux caractères chinois « Sainte Mère » sont peints en rouge sur fond sombre. La jeune maman porte sur la tête un voile rouge symbole de bon

augure. Son visage exprime la plénitude d'amour maternel d'une maman chinoise pour son enfant. « Amour », c'est ce que j'ai voulu manifester en cette œuvre. C'est en même temps un hommage à La Tour. De la Madeleine repentante à l'amour de la Sainte Mère chinoise, la flamme lumineuse de la chandelle de La Tour a franchi l'espace et est entrée au fond de mon cœur en l'ouvrant à la lumière. A présent cette lumière illumine Notre Dame de Paris, elle éclaire le lointain orient. Cette semence de feu se transmettra aux générations et ne s'éteindra jamais.

Tout cela manifeste le grand pouvoir de l'art pictural. La lumière d'une chandelle au sein d'une peinture était une graine de feu qui put être semée, qui put allumer en mon cœur la flamme de l'amour, qui à travers mon sens du beau m'a fait pénétrer dans le monde de la foi. Le langage artistique de la peinture à le pouvoir de traverser l'espace, de faire communiquer des cultures différentes, des races diverses, des fois religieuses divergentes. A travers la peinture, j'ai vu la civilisation chrétienne diffuser un amour universel, partager avec les autres civilisations religieuses du monde entier des valeurs universelles illimitées. Que ce soit aujourd'hui ou demain, en orient ou en occident, la lumière continuera à se répandre, à remplir l'esprit humain d'une clarté sublime.

